

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de

Leiden, 1770

Fables Choisies. Livre Cinquieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1119

FABLES CHOISIES.

LIVRE CINQUIEME.



F A B L E I.

LE BUCHERON ET MERCURE.

A M. le C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux :
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; & je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans mes vers je ne plais & n'instruis,
Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.

A



Comme la force est un point
 Dont je ne me pique point,
 Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule,
 C'est là tout mon talent: je ne sçai s'il suffit.

Tantôt je peins en un récit
 La fotte vanité jointe avecque l'envie,
 Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.

Tel est ce chétif animal
 Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
 J'oppose quelquefois par une double image,
 Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
 Les agneaux aux loups ravissans,
 La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
 Une ample comédie à cent actes divers,
 Et dont la scene est l'Univers.

Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
 Jupiter comme un autre. Introduisons celui
 Qui porte de sa part aux belles la parole:
 Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

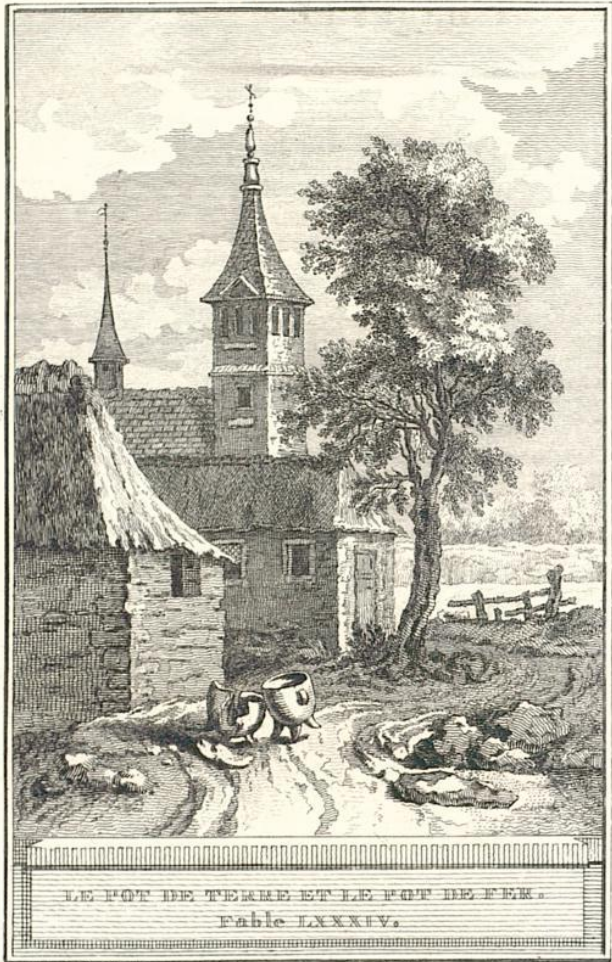
Un Bûcheron perdit son gagne-pain,
 C'est sa cognée; & la cherchant en vain,
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
 Il n'avoit pas des outils à revendre.
 Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
 Ne sçachant donc où mettre son espoir,

Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée! O ma pauvre cognée!
S'écrioit-il, Jupiter, rends-la-moi,
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit: je n'y demande rien.
Une d'argent succede à la première;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois;
Ta bonne foi sera récompensée:
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussi-tôt dispersée;
Et Boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sçait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussi-tôt: la voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.



Ne point mentir, être content du sien ;
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.





LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.
Fable LXXXIV.

Pinel del. et Goussier sculp.

F A B L E II.**LE POT DE TERRE ET LE POT
DE FER.**

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage
De garder le coin du feu;
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris feroit cause:
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Répartit le Pot de fer:
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade

A 3

6. F A B L E S

Se met droit à ses côtés.

Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant, comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettés,

Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

Le Pot de terre en souffre: il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats;

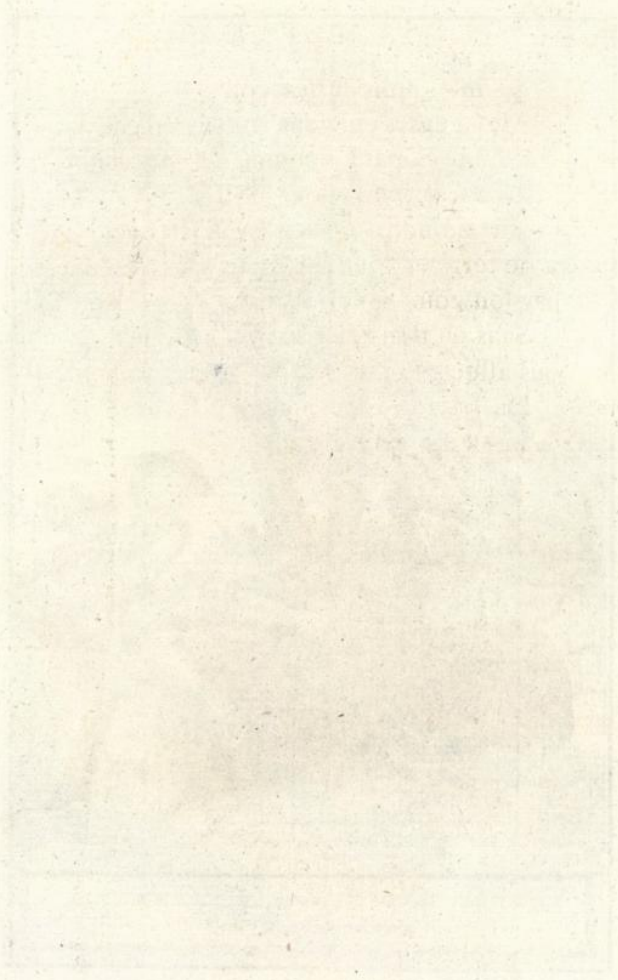
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

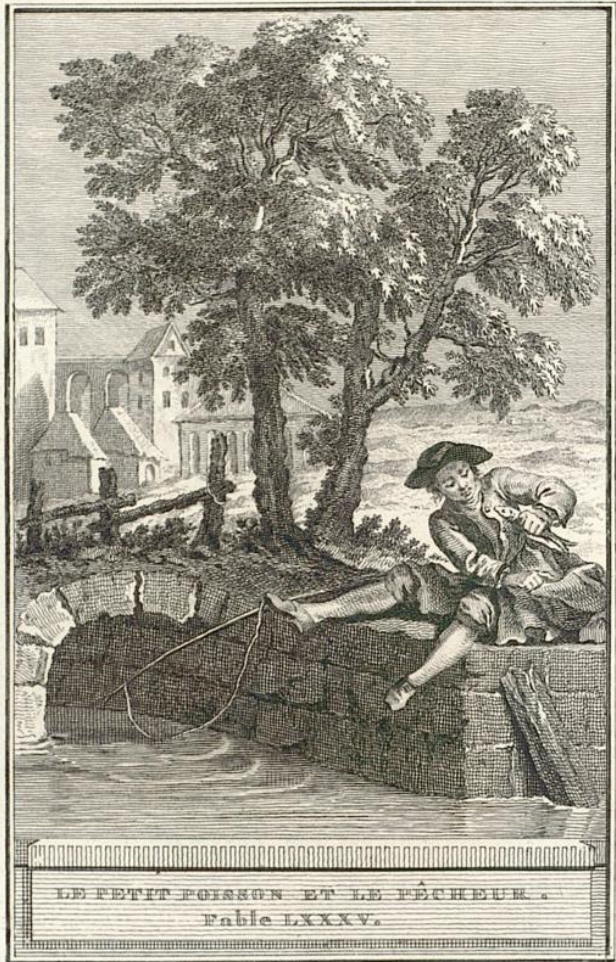
Ne nous associons qu'avecque nos égaux,

Ou bien, il nous faudra craindre

Le destin d'un de ces pots.







LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.
Fable LXXXV.

Vincke, del. et sculp. 1770.

FABLE III.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

Petit Poisson deviendra grand,
Pourvû que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie:
Car de le rattraper, il n'est pas trop certain.

Un Carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme, en voyant son butin,
Voilà commencement de chere & de festin:

Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière,
Que ferez-vous de moi? je ne sçaurois fournir

Au plus qu'une demi-bouchée:

Laissez-moi Carpe devenir,

Je ferai par vous repêchée.

Quelque gros partisan m'achètera bien cher:

Au lieu qu'il vous en faut chercher

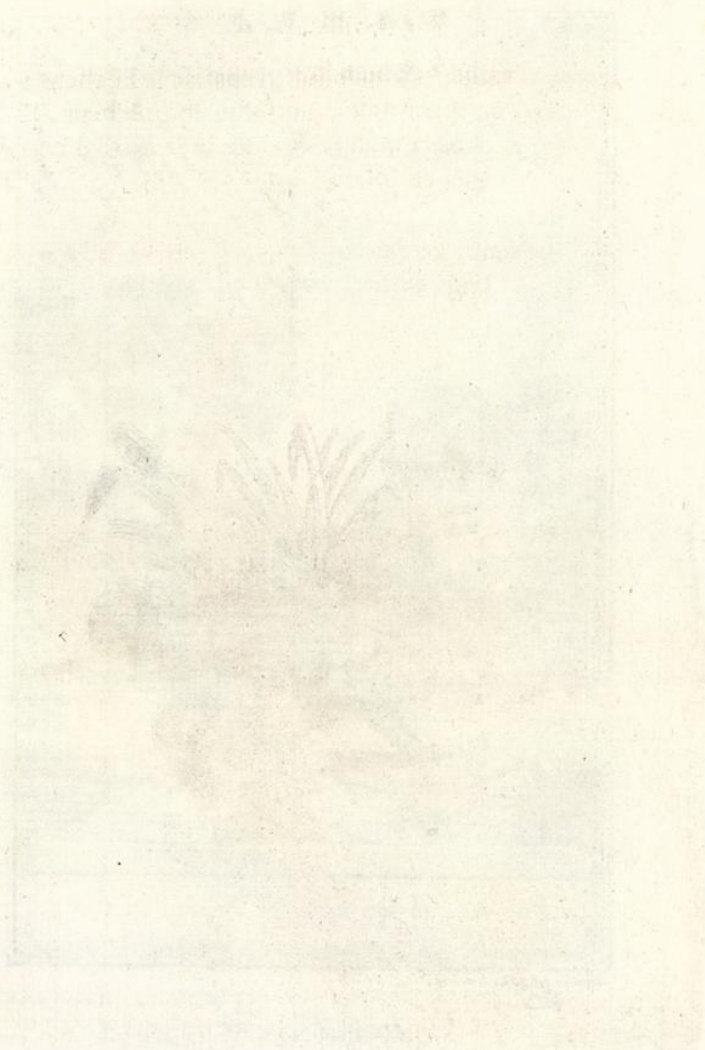
Peut-être encor cent de ma taille

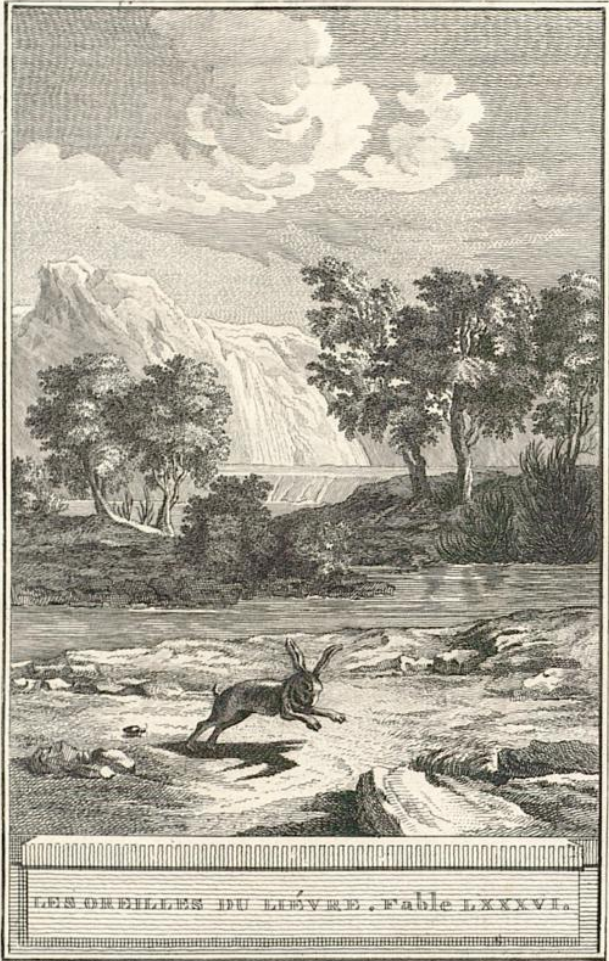
Pour faire un plat. Quel plat? Croyez-moi, rien qui vaille.

Rien qui vaille ? & bien soit , répartit le Pêcheur,
Poisson , mon bel ami , qui faites le pêcheur ,
Vous irez dans la poêle ; & vous avez beau dire ,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un *tien* vaut , ce dit-on , mieux que deux *tu l'auras*.
L'un est sûr , l'autre ne l'est pas.







LES OREILLES DU LIÈVRE. Fable LXXXVI.

Nicholas, del. et sculp. 1770.

F A B L E IV.

LES OREILLES DU LIÈVRE.

Un animal cornu blessa de quelques coups
 Le Lion, qui plein de courroux,
 Pour ne plus tomber en la peine,
 Bannit des lieux de son domaine
 Toute bête portant des cornes à son front.
 Chèvres, Béliers, Taureaux aussi-tôt délogerent,
 Daims & Cerfs de climat changerent :
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un Lièvre appercevant l'ombre de ses oreilles,
 Craignit que quelque Inquisiteur
 N'allât interpréter à cornes leur longueur,
 Ne les foutint en tout à des cornes pareilles.
 Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici ;
 Mes oreilles enfin seroient cornes aussi :
 Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche,
 Je craindrois même encor. Le Grillon répartit :
 Cornes cela ! vous me prenez pour cruche :
 Ce sont oreilles que Dieu fit.
 On les fera passer pour cornes,
 Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes.
 J'aurai beau protester : mon dire & mes raisons
 Iront aux petites maisons.

B

FABLE V.

LE RENARD QUI A LA QUEUE COUPÉE.

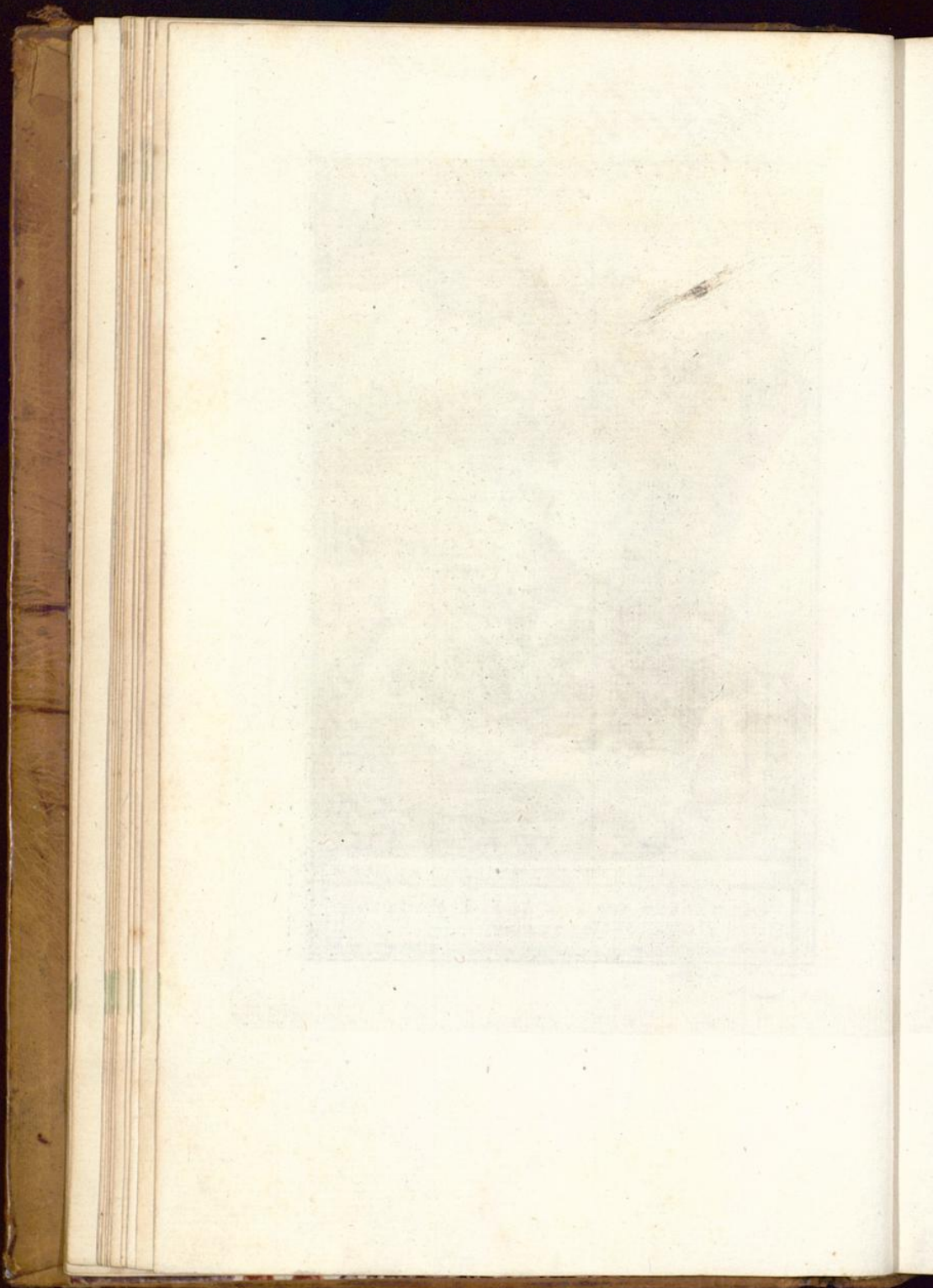
Un vieux Renard, mais des plus fins,
 Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
 Sentant son Renard d'une lieue,
 Fut enfin au piège attrapé.

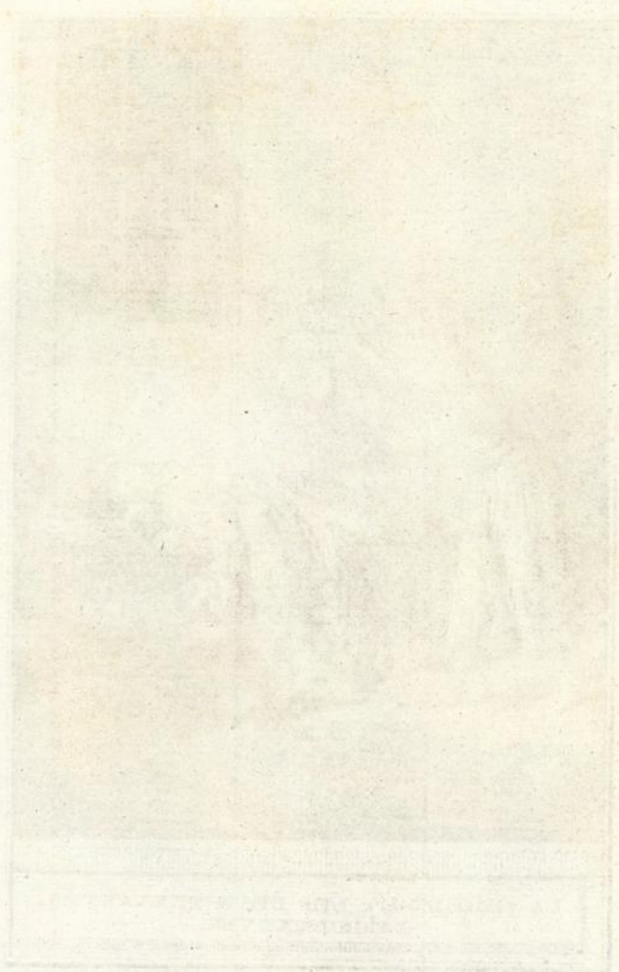
Par grand hazard en étant échappé,
 Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
 S'étant, dis-je, sauvé, sans queue & tout honteux;
 Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
 Un jour que les Renards tenoient conseil entr'eux,
 Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
 Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe;
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
 Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
 Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
 A ces mots il se fit une telle huée,
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu;
 La mode en fut continuée.

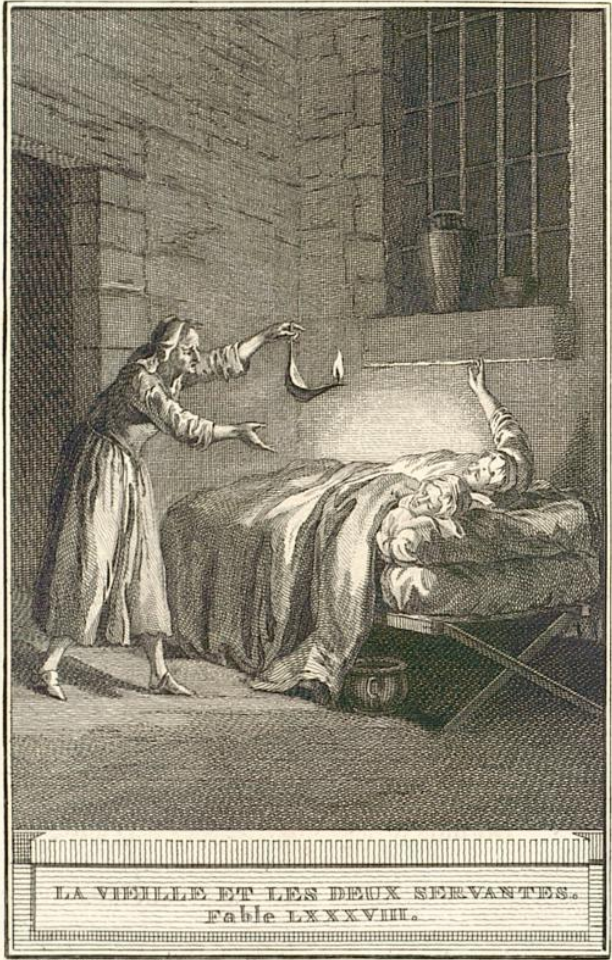


LE RENARD QUI A LA QUEUE COUPÉE.
Fable LXXXVII.

Winkler, del. et sculp. 1770.







LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES.
Fable LXXXVIII.

Waldes, del. et fuisse. 1770.

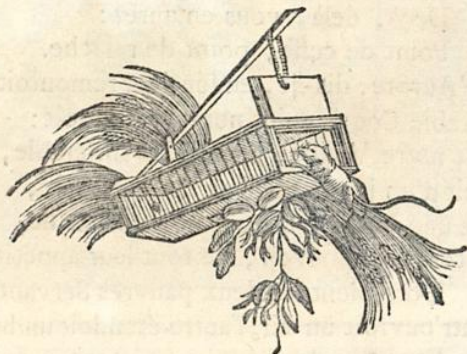
FABLE VI.

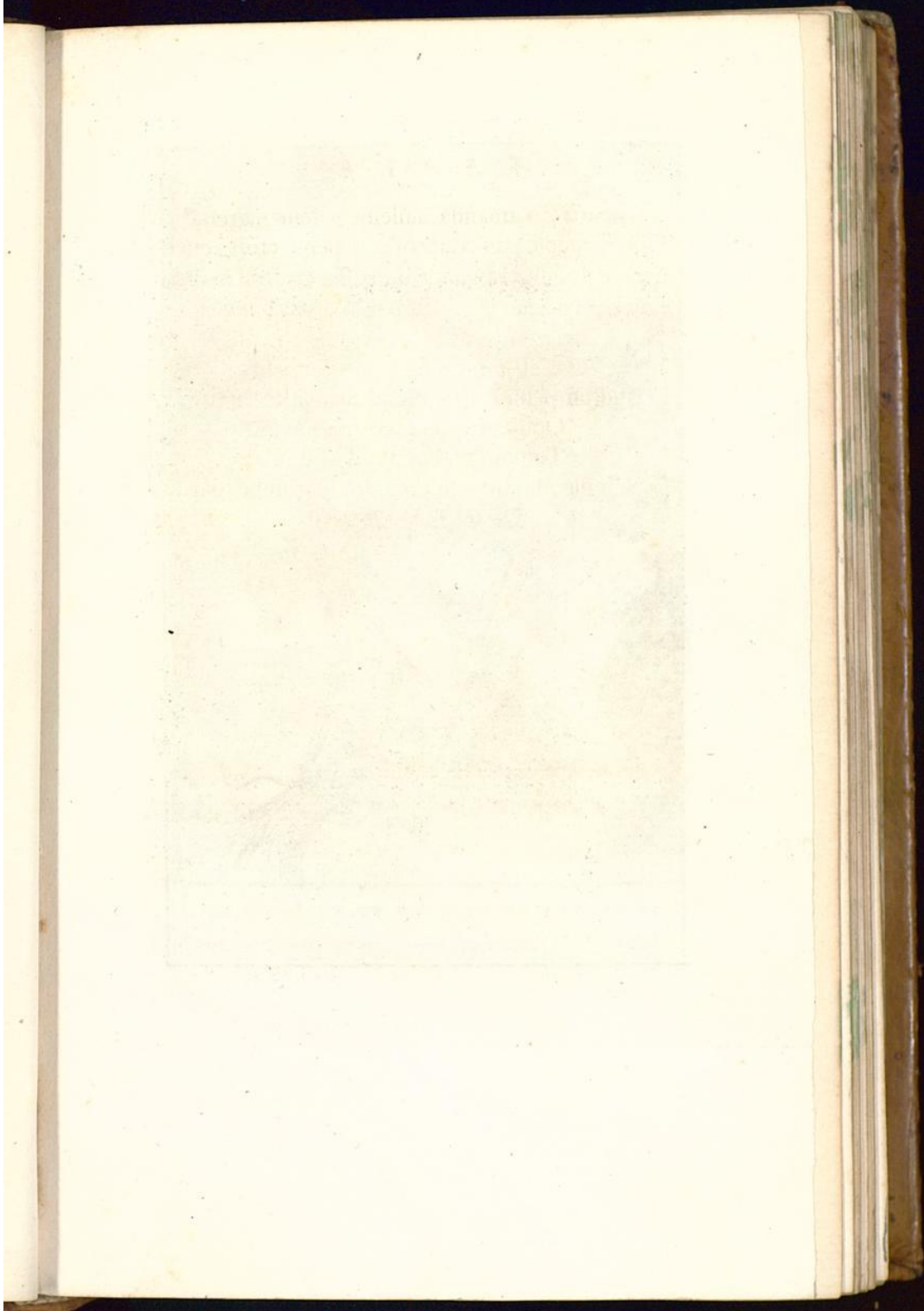
LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES.

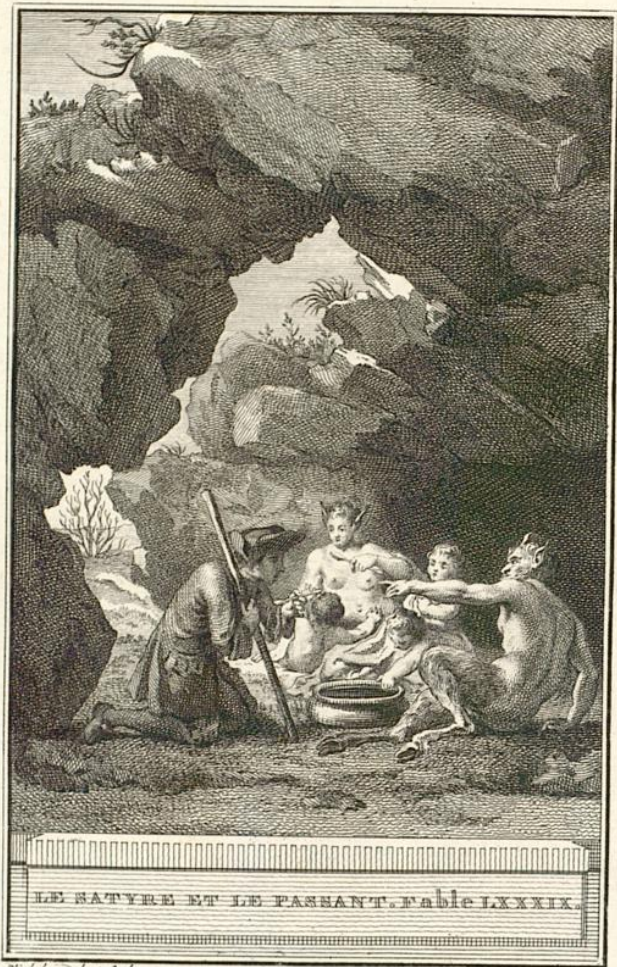
Il étoit une Vieille, ayant deux Chambrières:
Elles filoient si bien, que les sœurs filandières
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant fouci
Que de distribuér aux Servantes leur tâche:
Dès que Thétis chassoit Phœbus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez:
Point de cesse, point de relâche.
Dèsque l'Aurore, dis-je, en son char remontoit;
Un misérable Coq à point nommé chantoit:
Aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras,
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents: maudit Coq, tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la bête fut gripée.
Le réveille-matin eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple & son falaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là
De Caribde en Scylla.







Winkles, del. et sculp. 1770.

F A B L E VII.

LE SATYRE ET LE PASSANT.

Au fond d'un antre sauvage,
Un Satyre & ses enfants,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuëlle aux dents.

On les eût vûs sur la mousse
Lui, sa femme, & maint petit:
Ils n'avoient tapis ni houffe,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

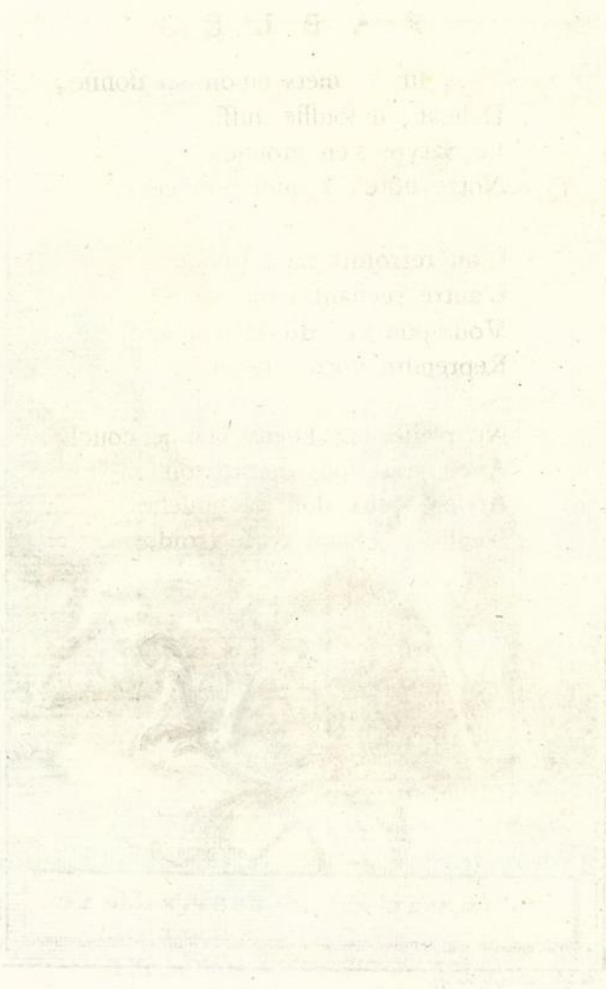
Son hôte n'eut pas la peine
De le femondre deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis, sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne;
Notre hôte, à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit.
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.





Faint text or caption below the illustration, likely describing the scene or providing a title.





Michales. del. et sculps. 1770.

FABLE VIII.

LE CHEVAL ET LE LOUP.

Un certain Loup, dans la saison
Que les tièdes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison,
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un Loup, dis-je, au fortir des rigueurs de l'hyver,
Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh que n'es-tu Mouton! car tu me ferois hoc:
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie:
Rufons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit Ecolier d'Hippocrate:
Qu'il connoît les vertus & les propriétés
De tous les simples de ces prés:
Qu'il sçait guérir, fans qu'il se flatte,
Toutes fortes de maux. Si Dom Courfier vouloit
Ne point céler sa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit.
Car le voir dans cette prairie
Paître ainsi sans être lié,

Témoignoit quelque mal, selon la Médecine.

J'ai, dit la Bête chevaline,
Une apostume sous le pied.

Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.

J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux ;
Et fais aussi la Chirurgie.

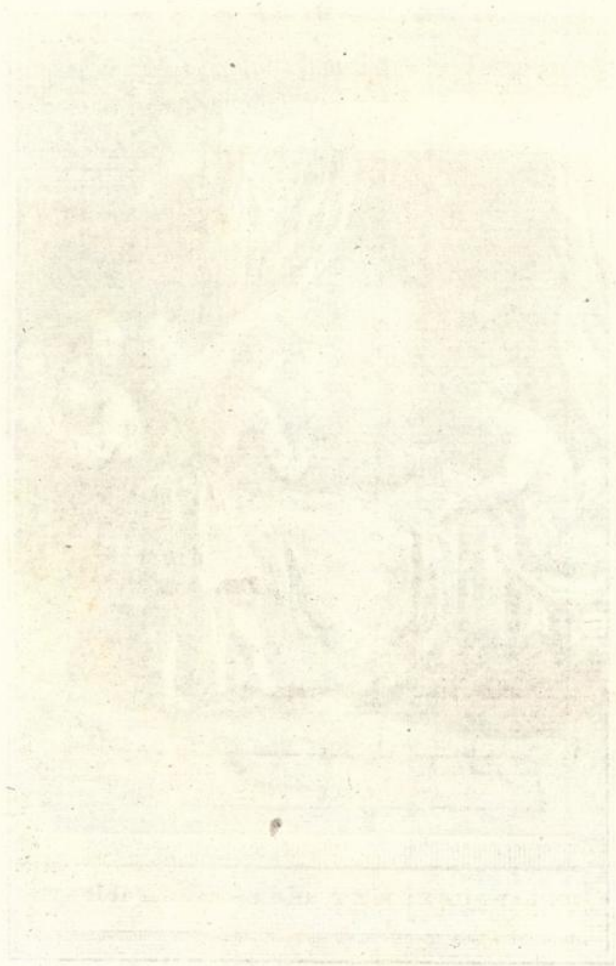
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de haper son malade.

L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mendibules & les dents.

C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste,
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.

Tu veux faire ici l'Herboriste,
Et ne fus jamais que Boucher.







LE LABOUREUR ET SES ENFANS. Fable XCL

Nicholas, del. et sculps. 1770.

F A B L E IX.

LE LABOUREUR ET SES ENFANS.

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses Enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parens:
Un trésor est caché dedans.

Je ne sçais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ôut.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe & repasse.

Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
De-ça, de-là, par tout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le pere fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

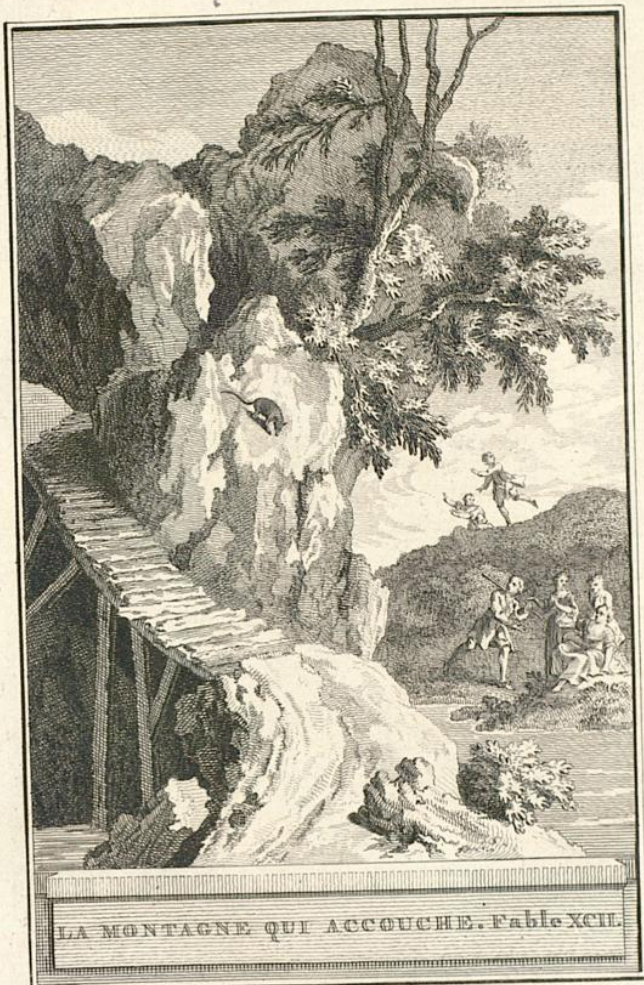
FABLE X.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

U ne montagne en mal d'enfant,
 Jettoit une clameur si haute,
 Que chacun au bruit accourant,
 Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
 D'une Cité plus grosse que Paris:
 Elle accoucha d'une Souris.

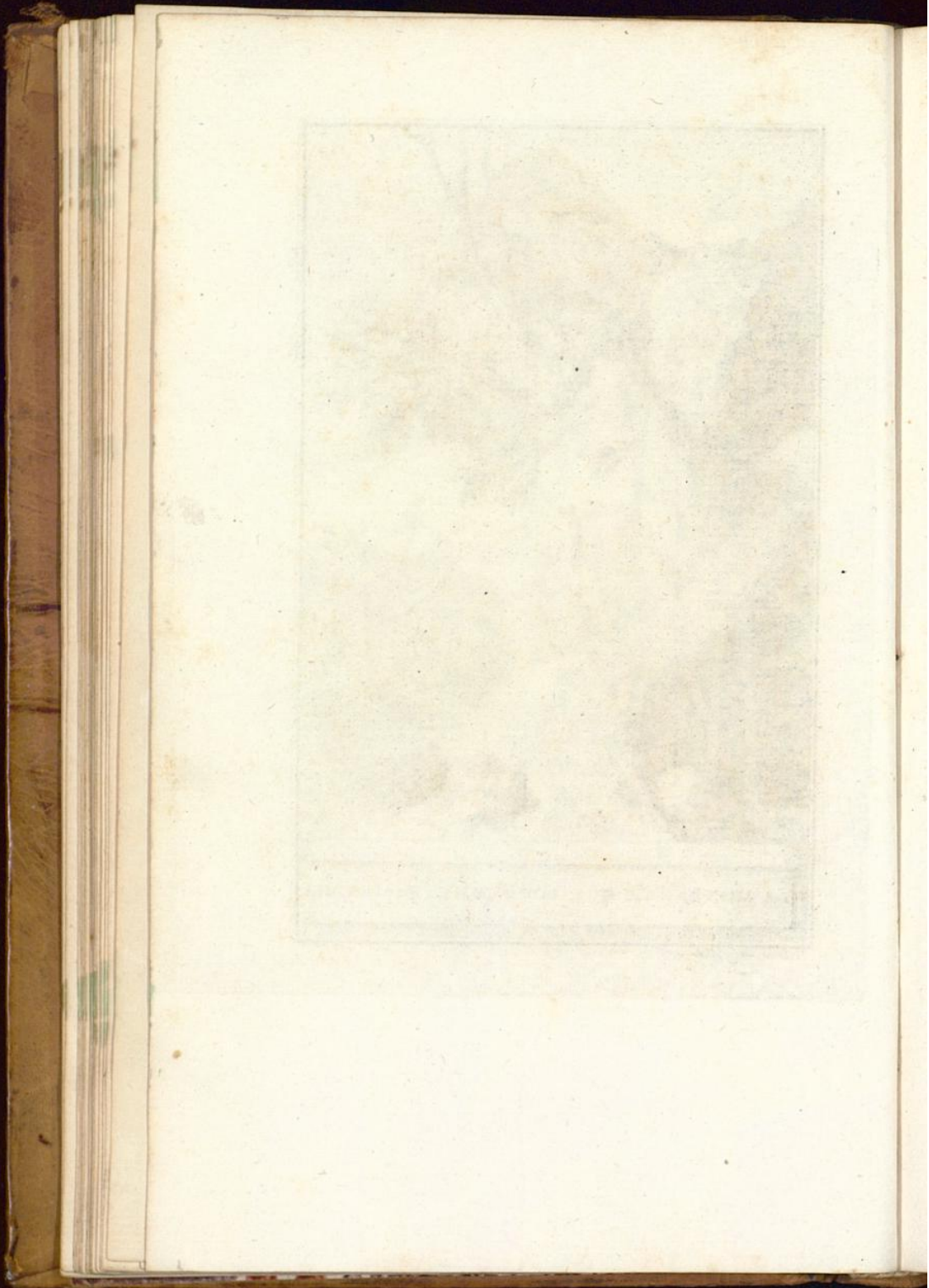
Quand je songe à cette Fable,
 Dont le récit est menteur,
 Et le sens est véritable,
 Je me figure un Auteur,
 Qui dit: je chanterai la guerre
 Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
 C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-il souvent?
 Du vent.

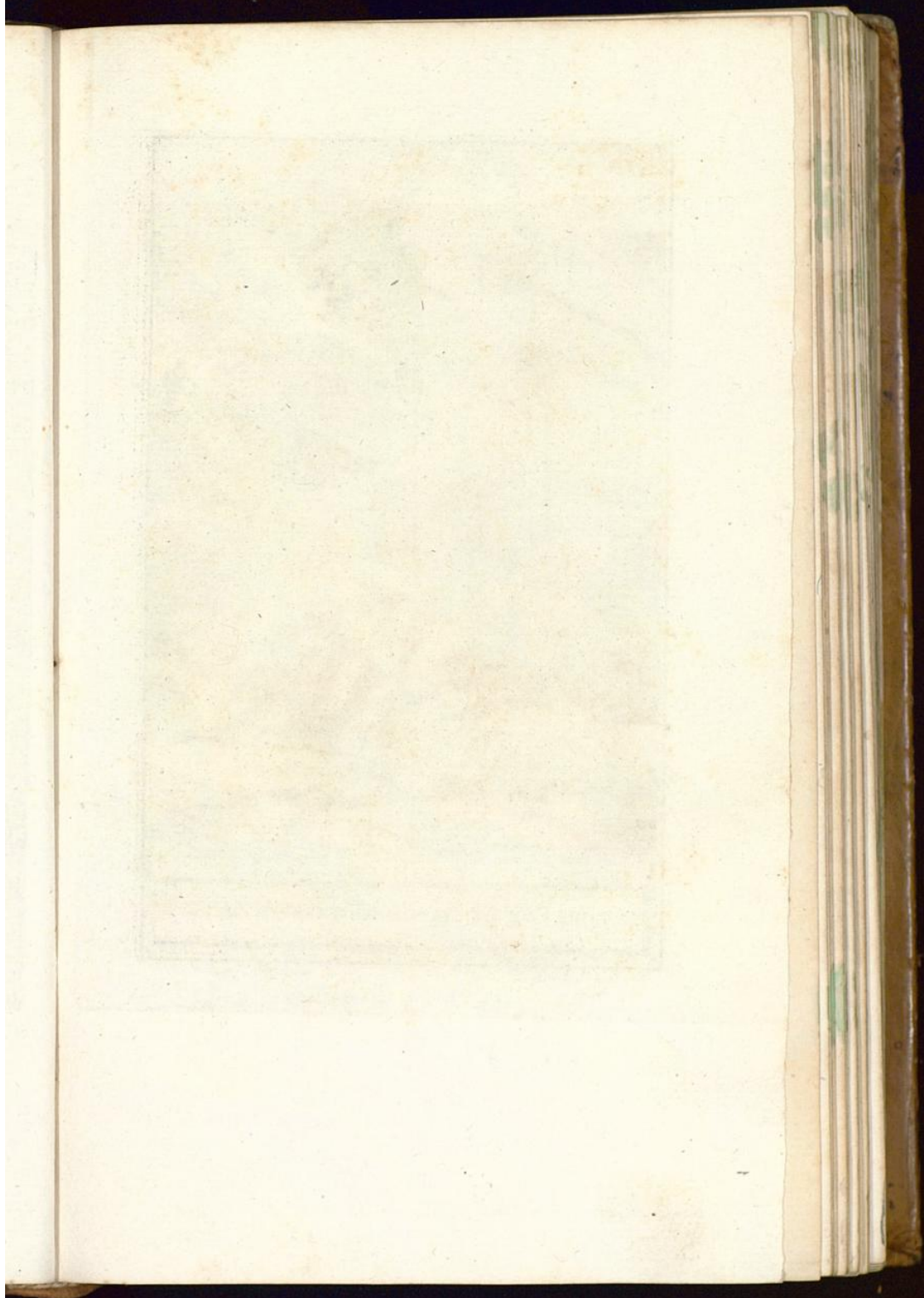




LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE. Fable XCII.

Vinckles, del. et sculp. 1767.







Vinkles, del. et sculp. 1767.

FABLE XI.

LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT.

Sur le bord d'un puits très-profond,
Dormoit, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses claïses.

Tout est aux Ecoliers couchette & matelas.

Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un faut de vingt brasses.

Près de là tout heureusement

La Fortune passa, l'éveilla doucement,

Lui disant: mon mignon, je vous sauve la vie.

Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.

Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,

Cependant c'étoit votre faute.

Je vous demande, en bonne foi,

Si cette imprudence si haute

Provient de mon caprice? Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.

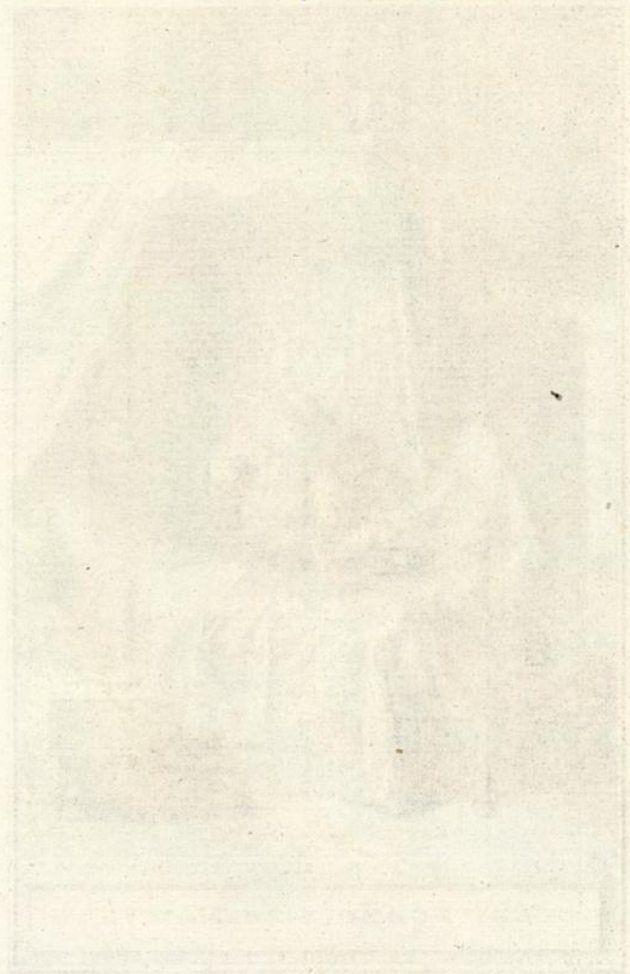
Il n'arrive rien dans le monde

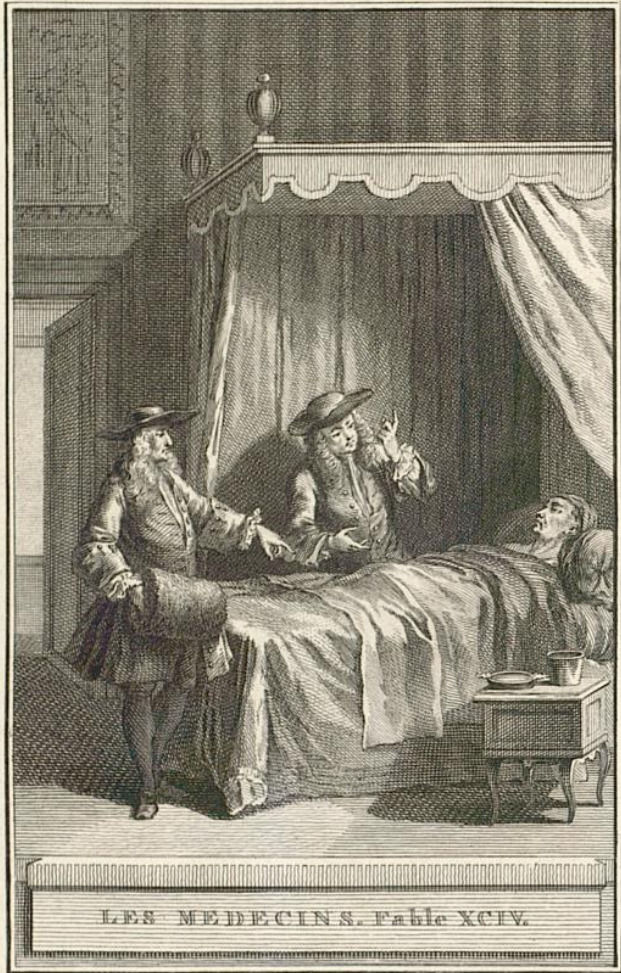
Qu'il ne faille qu'elle en réponde;

Nous la faisons de tous écots;

Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.







LES MEDECINS. Fable XCIV.

Vinckeles, del. et sculp. 1767.

FABLE XII.

LES MÉDECINS.

Le Médecin *Tant-pis* alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrere *Tant-mieux*.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutint que le gifant iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature;
Après qu'en ses conseils *Tant-pis* eut été crû.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévû:
S'il m'eût crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie.



FABLE XIII.

LA POULE AUX OEUFS D'OR.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner,
 Je ne veux pour le témoinner
 Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
 Pondoit tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
 Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

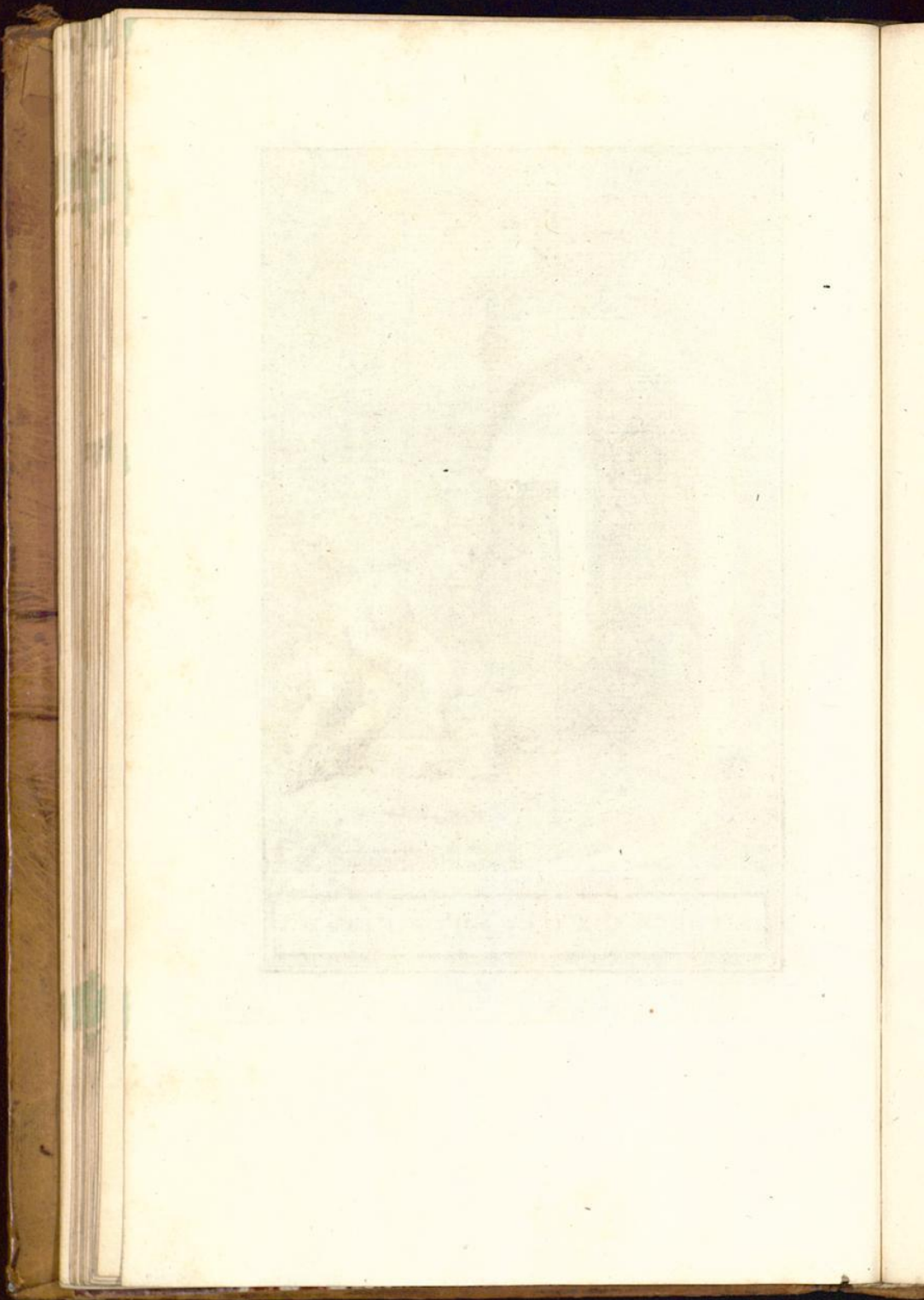
Belle leçon pour les gens chiches!
 Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vûs,
 Qui du soir au matin font pauvres devenus,
 Pour vouloir trop tôt être riches?

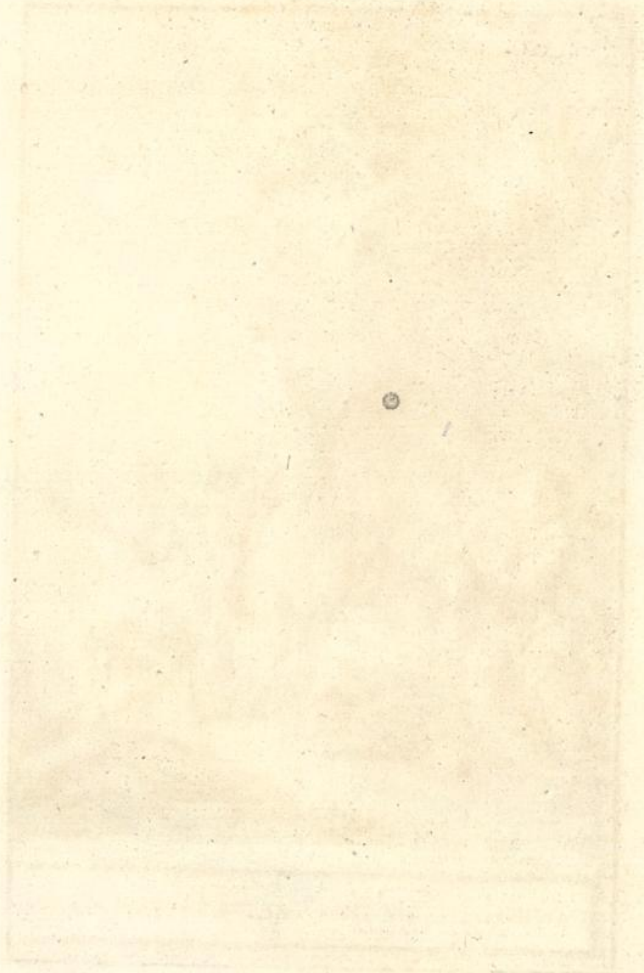




LA POULE AUX ŒUFS D'OR. Fable XCV

Vaukolé, del. et sculp. 1767.







L'ÂNE PORTANT DES RELIQUES. Fable XCVI.

Winkler, del. et sculp. 1768.

FABLE XIV.

L'ANE PORTANT DES RELIQUES.

Un Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme sien l'encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit:
Maître Baudet, ôtez - vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est dûe.
D'un Magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.



F A B L E X V.

LE CERF ET LA VIGNE.

U n Cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
 Et telle qu'on en voit en de certains climats,
 S'étant mis à couvert, & sauvé du trépas,
 Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en faute.
 Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
 Broute sa Bienfaitrice, ingratitude extrême!
 On l'entend, on retourne, on le fait déloger:

Il vient mourir en ce lieu même.

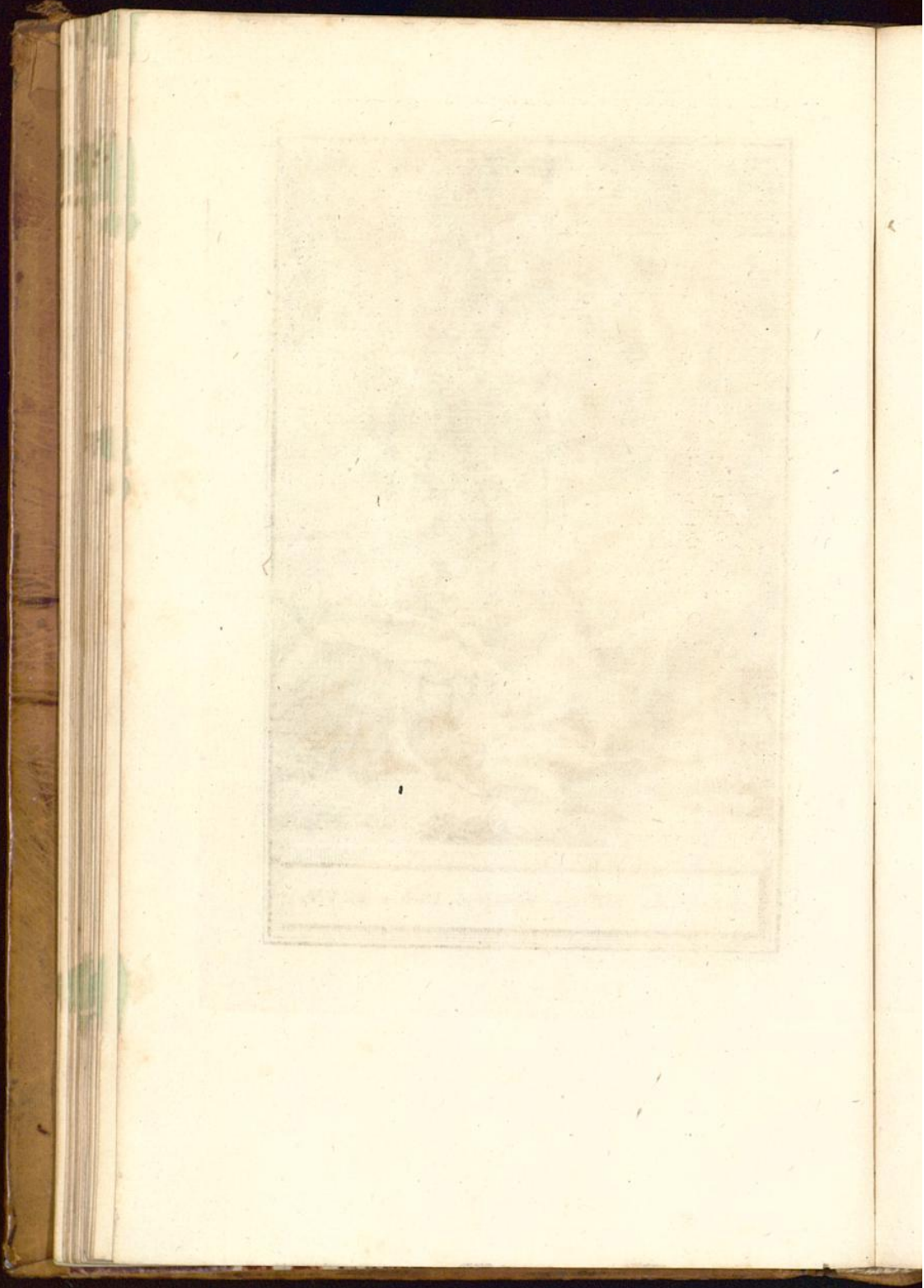
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtement:
 Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
 La meute en fait curée. Il lui fut inutile
 De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivés.

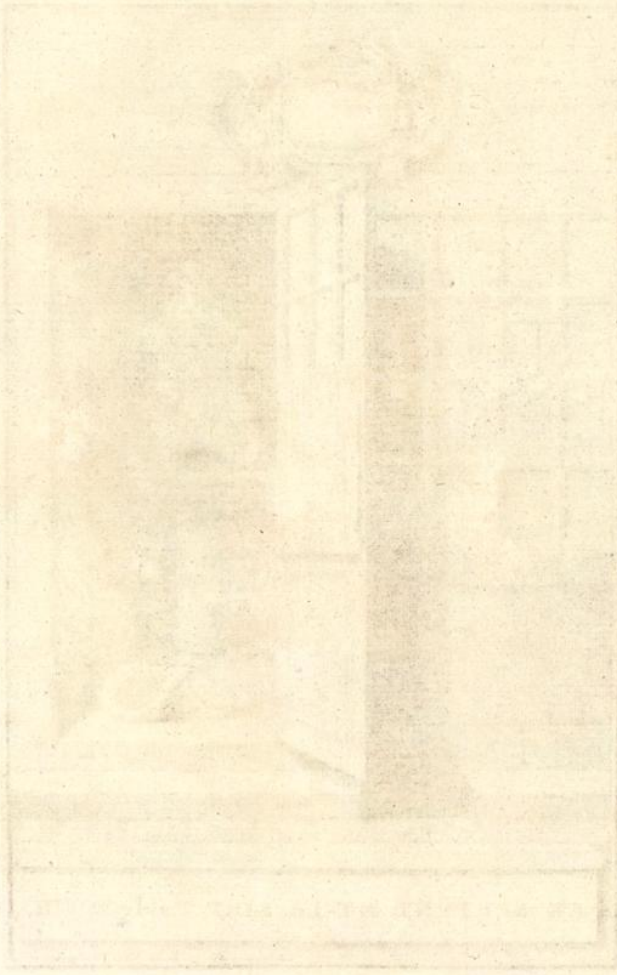
Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
 Qui les a conservés.

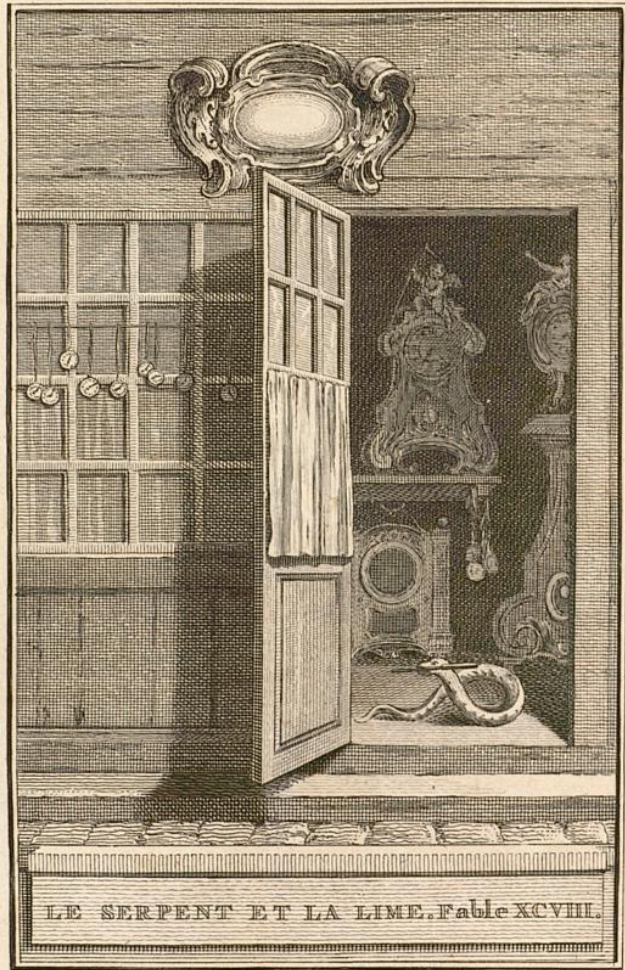




Nicholas del. et fecit. 1768.







LE SERPENT ET LA LIME. Fable XCVIII.

Mikles, del. et sculp. 1768.

FABLE XVI.

LE SERPENT ET LA LIME.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, fans se mettre en colere,
Pauvre ignorant ! Et que prétens-tu faire ?
Tu te prens à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle ;
Plustôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

D

FABLE XVII.

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

Il ne se faut jamais moquer des misérables:
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?

Le Sage Esope, dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce font même chose.

Le Lièvre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille:

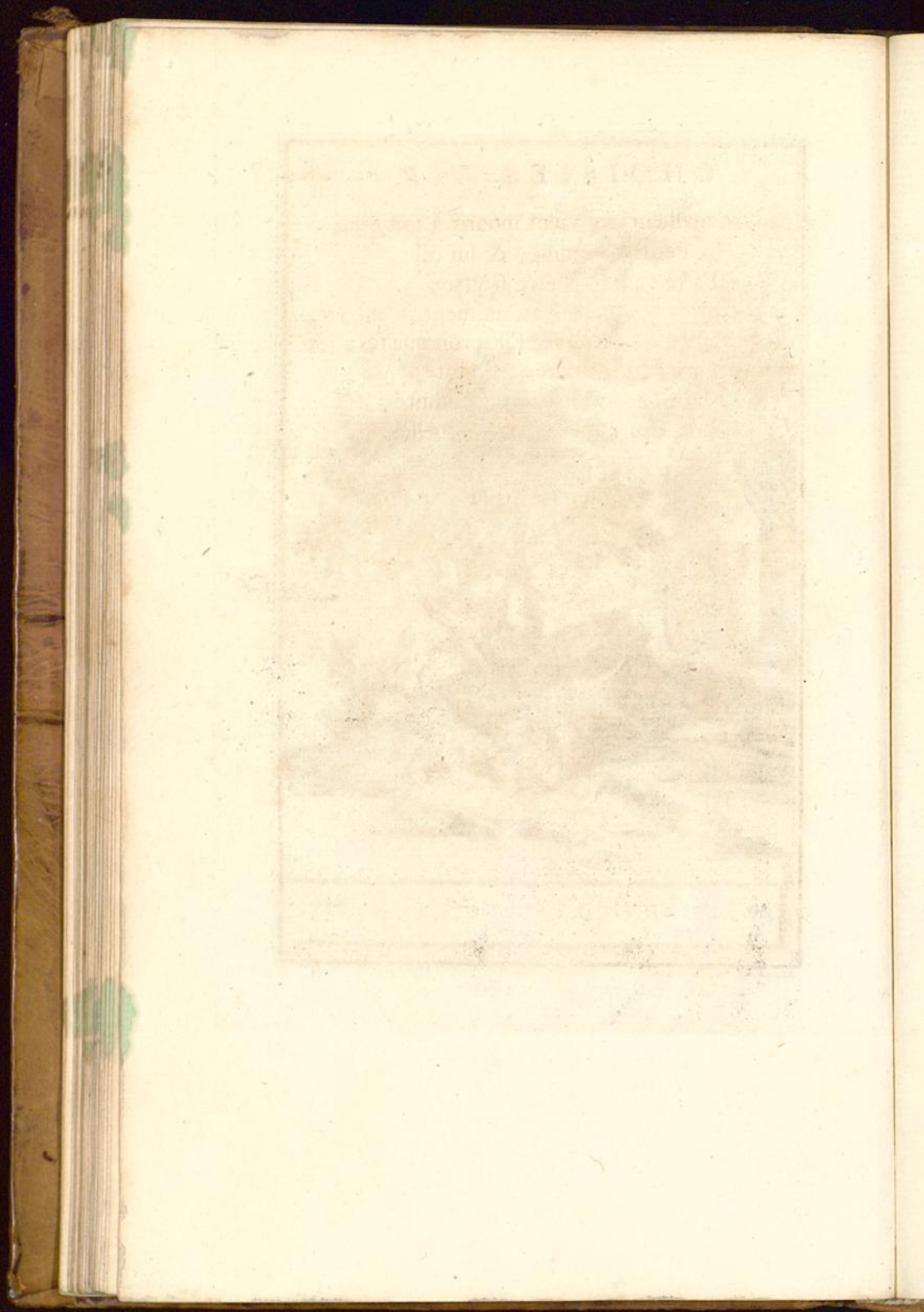
Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.

Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortans de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lièvre; & d'une ardeur extrême,
Il le pousse; & Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le Lièvre est reparti.



LE LIÈVRE ET LA PERDRIX. Fable XCIX.

Michales, del. et sculp. 1768.



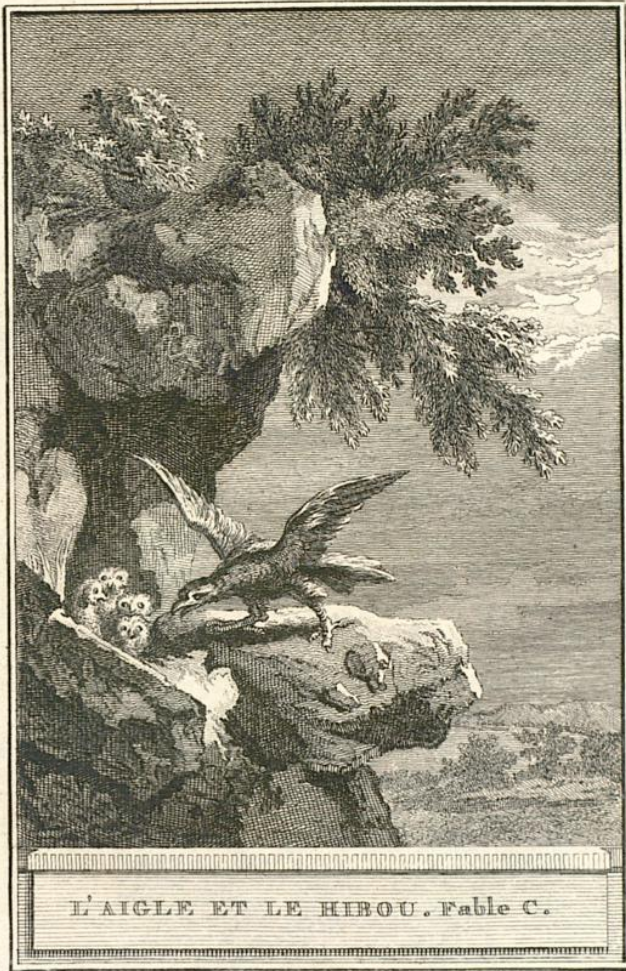
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
 La Perdrix le raille, & lui dit:
 Tu te vantois d'être si vite;
 Qu'as-tu fait de tes pieds ? au moment qu'elle rit,
 Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
 La sçauront garantir à toute extrémité:
 Mais la pauvrette avoit compté
 Sans l'Autour aux ferres cruelles,



FABLE XVIII.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cessèrent;
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens? dit l'Oiseau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau;
Je crains en ce cas pour leur peau:
C'est hazard, si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi: Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.
Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit: mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons:
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier: retenez-la si bien,
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.



L'AIGLE ET LE HIBOU. Fable C.

Vinkles, del. et sculp. 1768.



Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture:
 De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
 Notre Aigle aperçut d'aventure,
 Dans les coins d'une roche dure,
 Ou dans les trous d'une mazure,
 (Je ne sçai pas lequel des deux)
 De petits monstres fort hideux,
 Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
 Ces enfans ne font pas, dit l'Aigle, à notre ami:
 Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi:
 Ses repas ne font point repas à la légère.
 Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
 De ses chers nourrifsons, hélas! pour toute chose,
 Il se plaint; & les Dieux font par lui suppliés
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.
 Quelqu'un lui dit alors: n'en accuse que toi,
 Ou plustôt la commune loi,
 Qui veut qu'on trouve son semblable
 Beau, bien fait, & sur tous aimable,
 Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait:
 En avoient-ils le moindre trait?



FABLE XIX.

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE.

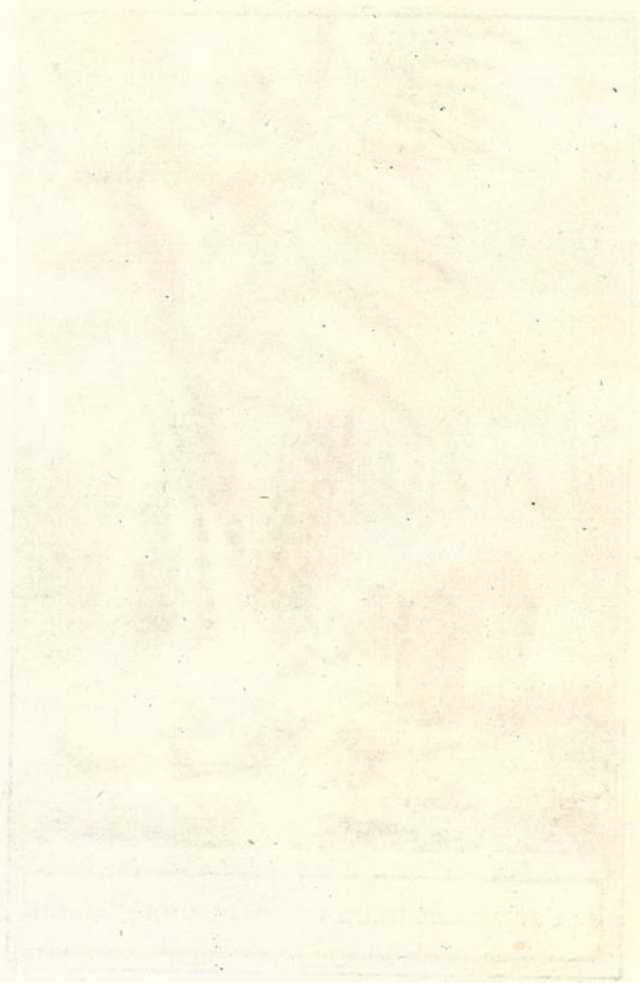
Le Lion dans sa tête avoit une entreprise.
 Il tint conseil de guerre, envoya ses Prévôts,
 Fit avertir les Animaux :
 Tous furent du dessein, chacun selon sa guise,
 l'Eléphant devoit sur son dos
 Porter l'attirail nécessaire,
 Et combattre à son ordinaire :
 l'Ours s'apprêter pour les assauts :
 Le Renard ménager de certaines pratiques ;
 Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds ;
 Et les Lièvres sujets à des terreurs paniques.
 Point du tout, dit le Roi, je les veux employer :
 Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complete.
 L'Ane effraira les gens, nous servant de trompette ;
 Et le Lièvre pourra nous servir de courier.

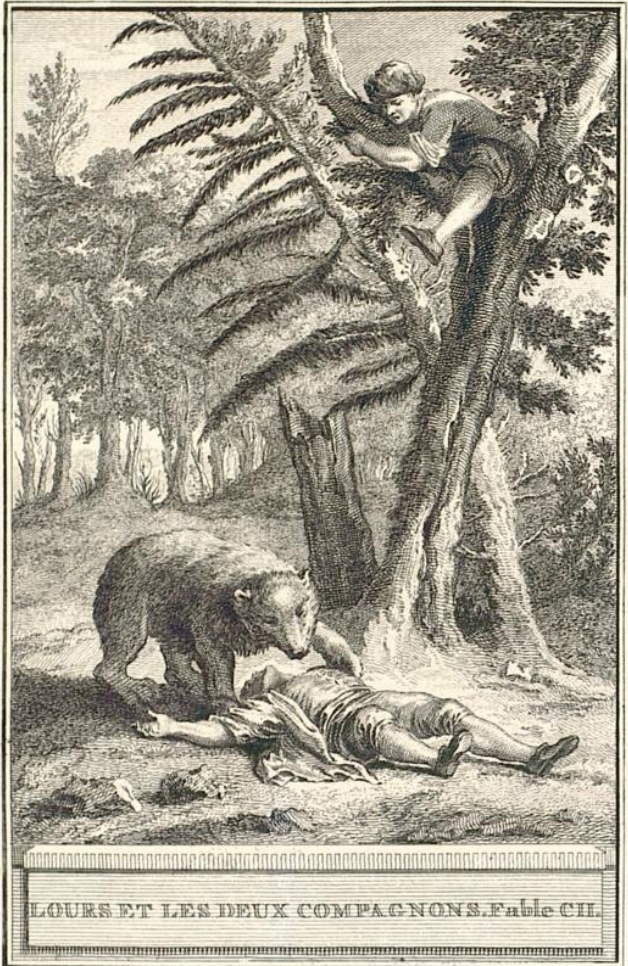
Le Monarque prudent & sage,
 De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage,
 Et connoît les divers talens.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.



Vinckles. del. et sculp. 1768.







LOURS ET LES DEUX COMPAGNONS. Fable CII.

Vinckles del. et sculp. 1768.

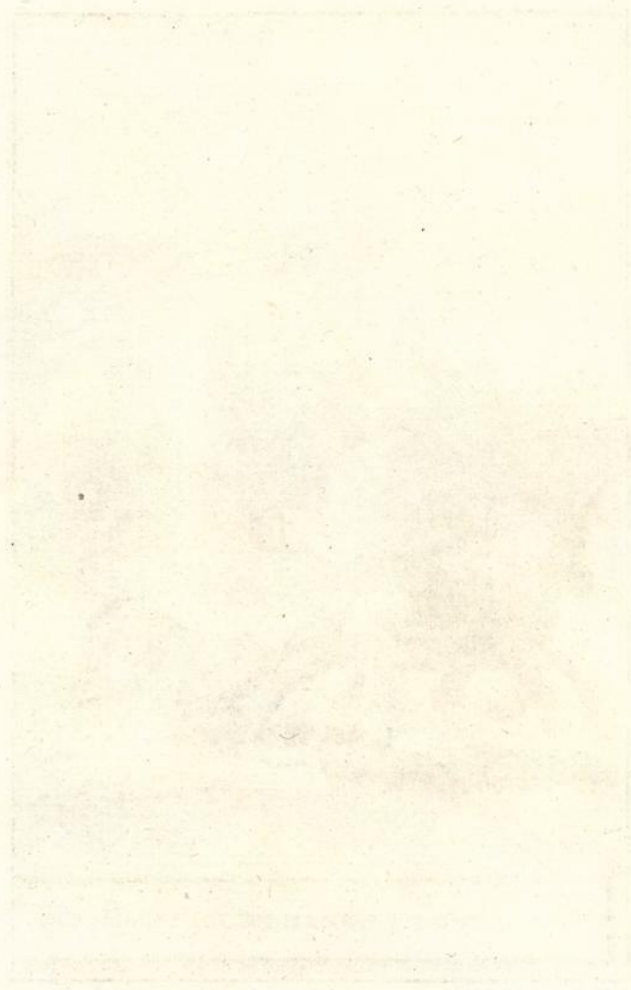
FABLE XX.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux Compagnons pressés d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant ;
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens :
Le Marchand, à sa peau, devoit faire fortune :
Elle garantiroit des froids les plus cuifans ;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut prisoit moins ses Moutons qu'eux leur Ours,
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & se mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part oïï dire,

Que l'Ours s'acharne peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
 Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
 Et de peur de supercherie,
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 C'est, dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il sent.
 A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux Marchands de son arbre descend:
 Court à son Compagnon, lui dit que c'est merveille,
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
 Car il t'approchoit de bien près,
 Te retournant avec sa ferre.
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais
 Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.







L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION. Fable III.

Nikolas, del. et sculp. 1768.

FABLE XXI.

L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu
Etoit craint par tout à la ronde:
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les Lions au Moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

Fin du cinquième Livre.

